

2

LA

MÉTÉMPSYCOSE,

Opérette en Un Acte, mêlée de Couplets;

PAR

K

MM. FRÉDÉRIC DE COURCY ET JAIME;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,

LE 7 FÉVRIER 1832.

—
PRIX : 4 FR. 50 CENT.



PARIS.

R. RIGA, ÉDITEUR,

FAUBOURG POISSONNIÈRE, N. 1.

1832

Personnages.

Acteurs.

MADAME DUVAL, aubergiste.

M^{me} ÉLISA JACOBS.

CHRISTOPHE, cuisinier.

M. ARMAND.

ÉTIENNE, garçon d'écurie.

M. FRANCISQUE j^e.

ERNEST D'HERNEVILLE,

JULES,

GUSTAVE,

ALFRED,

EDMOND,

ALPHONSE,

MARIE, fille d'auberge.

M^{lle} BALTHAZAR.

JACQUOT, marmiton.

GARÇONS ET FILLES d'auberge.

habitans
du
chtâteau
voisin.

M. JOSSE.

M. ANDRÉ.



La scène se passe dans un petit village de la Basse-Bretagne.



Nota. Le premier acteur inscrit en tête de chaque scène, tient la gauche du spectateur.

IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVARD POISSONNIÈRE, N° 6.

MÉTÉMPSYCOSE.

Le théâtre représente une cour d'auberge. Au fond, une porte charretière donnant sur la grande route. A gauche du spectateur, un petit bâtiment où sont la cuisine et la salle à manger. A droite, une grange, et l'entrée de l'écurie.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DUVAL, *seule.*

(Elle est assise à droite; elle lit, le coude appuyé sur une table.)

C'est singulier!... impossible de fermer l'œil de la nuit!... et voilà pourtant comme je suis depuis le jour où ce livre a été oublié dans mon auberge par un voyageur... quelle chose étonnante que cette métempsycose!... dire que l'on revient comme ça au monde sous une autre forme... et que notre âme ne fait que changer de place... tout ça me tourmente... enfin c'est au point que je songeais presque à me remarier et qu'à présent je n'ose plus y penser;... j'aurais toujours peur que mon défunt ne vienne me tourmenter sous la forme de quelque animal... moi qui, depuis que je l'ai perdu, me suis fait dans le pays une réputation de sagesse... ah! mon Dieu! s'il revenait!... heureusement que les bêtes ne parlent pas... D'un autre côté, il y a des momens où je me figure que l'âme de mon mari est passée dans le corps de Christophe, mon cuisinier... d'abord ils se ressemblent tout plein: il était cuisinier... comme lui; un peu bonace... comme lui... et il se laissait mener... juste comme lui...

(Elle continue sa lecture.)

SCÈNE II.

MARIE ET CHRISTOPHE, *sortant de la cuisine*, MADAME DUVAL; ÉTIENNE, *sortant de l'écurie.*

CHRISTOPHE, *à Marie.*

Tiens, v'là encore la bourgeoise enfoncée dans sa lecture. Que diable, qu'est-ce qu'elle peut lire comme ça?... il n'y a ici que des livres de messe...

MADAME DUVAL ; elle se lève en les apercevant , et laisse son livre sur la table.

Ah ! vous voilà vous autres... bonjour, Christophe.

CHRISTOPHE, gaiement.

Bonjour, la bourgeoise.

MARIE.

Comme vous v'la éveillé matin donc, ma tante !

MADAME DUVAL.

Que veux-tu ? je ne dors plus.

CHRISTOPHE.

Tenez, je crois que c'est le veuvage qui vous fait cet effet-là.

ÉTIENNE, vannant devant la grange.

Je sais pas comment qu'elle fait la bourgeoise, mais je pourrais pas dormir seul.

MARIE.

Et avec qui donc vous dormez ?

ÉTIENNE.

Moi ? je couche avec Turc.

LES AUTRES, riant.

Avec Turc ?

ÉTIENNE.

Dam ! c'est plus agréable, on est deux... (à Marie.) D'ailleurs, ça ne m'empêche pas de rêver de toi...

MADAME DUVAL.

Comment, comment, tu rêves d'elle ?

MARIE.

Mais dam', ma tante, puis qu'il m'aime...

MADAME DUVAL.

Voilà justement ce que je ne veux pas.

MARIE.

Tiens, faut-il pas qu'il m'haïsse ?

ÉTIENNE.

Moi, t'haïr ! t'haïr !...

MARIE, à madame Duval.

Christophe vous fait ben la cour...

MADAME DUVAL ET CHRISTOPHE.

Comment la cour !

MARIE, à *Christophe*.

Oui, oui, quand vous êtes à côté d'elle, vous lui faites des yeux...

CHRISTOPHE.

Ah! seigneur de Dieu, est-il possible! v'là de ces choses qui me passent.

MADAME DUVAL.

C'est bon, c'est bon, laisse-la dire.

ÉTIENNE.

Enfin, c'est pas tout ça... puisque j'aime Marie et que Marie m'aime, pourquoi que vous ne nous mariez pas?

MADAME DUVAL.

Parce que je ne veux pas donner ma nièce à un garçon qui n'a pas le sou. Encore si ton oncle t'avait seulement laissé son petit moulin, on se serait arrangé.

MARIE.

C'est pas sa faute à Étienne... son oncle l'a déshérité!... eh ben! d'ailleurs... de l'argent!... j'en ai de l'argent... Christophe n'a qu'à me rendre ce qu'il a à moi.

CHRISTOPHE, *faisant l'étonné*.

Ce que j'ai à vous?

MARIE.

Certainement, l'argent que vous deviez à mon père.

CHRISTOPHE.

Ah! oui, je sais... votre père m'a dit : quand ma fille sera sage, tu lui rendras son argent.

MARIE.

Eh ben! est-ce que je ne suis pas sage?

CHRISTOPHE.

Ah! vous croyez qu'on est sage quand on a un amoureux... c'est abominable!... une fille de vot' sexe!... c'est absolument comme si moi, je me laissais conter fleurette...

ÉTIENNE.

C'te bêtise!

MARIE.

Il ne s'agit pas de ça, mais de mon argent.

CHRISTOPHE.

On vous le rendra, mais en attendant soyez sage; d'ailleurs, ça ferait un beau mari ce moineau-là... (*Il indique Étienne.*) Il va bientôt être soldat.

MARIE.

Et pourquoi que vous ne partez pas, vous ?

CHRISTOPHE.

C'est ça, tout de suite!... d'abord, moi, j'ai eu un cousin tué à l'armée... et puis me voyez-vous faire la cuisine à la gamelle... pour me gâter la main...

ÉTIENNE ET MARIE.

Poltron !

(Christophe et madame Duval remontent la scène.)

MARIE, à Étienne.

Sois tranquille, tu ne partiras pas... j'irai trouver M. le maire, je lui dirai: laissez-moi, Étienne; dans une armée, un de plus ou de moins, ça ne paraît pas...

AIR de l'Artiste.

Dans l' village on vous r'nomme,
 Pour avoir un bon cœur ;
 Vous n'y perdrez qu'un homme ,
 Moi, j' perdrais mon bonheur.
 Nous aurons hentôt, j' pense,
 Des garçons gros et frais...
 J' vous païrai la créance
 Avec les intérêts.

SCÈNE III.

JACQUOT, CHRISTOPHE, MADAME DUVAL, MARIE,
 ÉTIENNE.

(On entend un bruit de voiture et le fouet du postillon.)

JACQUOT, *accourant du fond par la droite.*

M. Christophe!... la bourgeoise!... alerte, alerte!... v'là des voyageurs... v'là des voyageurs...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ERNEST, JULES, GUSTAVE, ALFRED,
 EDMOND, ALPHONSE, *venant de la droite par le fond.*

ERNEST, JULES ET LES JEUNES GENS.

AIR du Dieu et la Bayadère,

J'aime à partir,

A revenir;

Pour voyager rien ne me coûte,
 Quand l'amitié charme la route,
 Et que l'on court vers le plaisir.

MADAME DUVAL.

Eh! ce sont ces messieurs du château qui reviennent de Paris.

ERNEST.

Comme vous voyez.

MADAME DUVAL.

Déjà de retour?

ERNEST.

Ma foi, ce n'est pas sans peine... un chemin de préfecture, des courriers de cabinets, des voitures municipales, c'est à n'y pas tenir... on dirait une route ministérielle...

Air : Vaudeville du *Dîner de Garçon*.

A moins d'être un ambassadeur,
Un personnage, une excellence,
Sur les has côtés, par malheur,
Le plébéien voyage en France,
Il marche à la grâce de Dieu,
Tandis que, bravant une chute,
La diplomatie, en tout lieu,
Occupe le juste milieu.

JULES.

Et n'en fait pas moins la culbute.

TOUS.

Et n'en fait pas moins la culbute.

ERNEST.

Ah! ça, madame Duval, où est Joseph?

MADAME DUVAL.

Joseph?

ERNEST.

Oui, mon domestique.

MADAME DUVAL.

Je ne l'ai pas vu.

TOUS.

Comment cela?

ERNEST, inquiet.

Il n'est pas arrivé avec une voiture chargée de bagages?

MADAME DUVAL.

Je n'ai vu personne.

ERNEST, très-surpris.

Voilà qui est un peu fort.

JULES, contrarié.

Nous voilà bien!

ERNEST.

Je n'y comprends rien. Nous l'envoyons devant avec l'ordre de nous attendre ici...

JULES.

C'est bien fait, je voudrais qu'il n'arrivât pas!... Aller lui confier nos costumes!... je gage qu'il est resté à boire dans quelque auberge à moitié chemin.

ERNEST.

Enfin, il faudra bien que nous l'attendions; ainsi vous pouvez faire manger nos chevaux.

(Étienne va à l'écurie.)

MADAME DUVAL.

Et vous, messieurs, est-ce que vous ne prendrez pas quelque chose?

ERNEST.

Mais j'espère bien que vous allez nous donner à dîner.

JULES.

Dîner ici!

ERNEST.

Oui, oui... laisse-moi faire, nous sommes forcés d'attendre, ainsi autant faire cela qu'autre chose. D'ailleurs, impossible d'arriver au château sans notre cargaison; pendant ce temps, Joseph aura pu nous rejoindre. Madame Duval, tout ce que vous aurez de mieux, un dîner d'amateurs, et des vins de choix. (*A Jules qui se met à rire.*) Il ne dit plus rien, le gourmand!

JULES.

AIR de *Préville et Tacconnet.*

Un bon repas, j'en conviens, m'intéresse;
Moi, mon boudoir, c'est ma salle à manger!
S'il arrivait qu'un jour une maîtresse
De ce penchant voulût me corriger,
Je lui dirais : mais pourquoi donc changer?
Si j'ai juré de t'aimer pour la vie,
Je dois chercher à tenir mes sermens,
Car je voudrais les voir durer cent ans...
Et si ma table est toujours bien servie,
C'est pour mieux vivre et t'aimer plus long-temps.

MADAME DUVAL.

Soyez tranquille, messieurs, on va s'y mettre tout de suite. (*Appelant.*) Étienne, Christophe, Marie!

CHRISTOPHE, *sortant de la cuisine.*

Voilà ! voilà !

ÉTIENNE, *sortant de l'écurie.*

Je viens de dételer ces messieurs.

MADAME DUVAL.

Allons, mes enfans, à la besogne! Marie, prépare du linge; toi, Étienne, prends un cheval et vas à la ville voisine...

ÉTIENNE.

Lequel faut-il prendre?

MADAME DUVAL.

Prends Jean le blanc.

ÉTIENNE.

Il boite.

MADAME DUVAL.

C'est égal.

ÉTIENNE.

Je vas joliment taper dessus.

MARIE.

Et si on vous battait, vous, monsieur?

ÉTIENNE.

Tiens, si on me battait... est-ce que c'est pas son état?

(Il rentre dans l'écurie. Ernest, Jules et leurs amis sont remontés vers la porte charretière et semblent guetter l'arrivée de leur voiture.)

CHRISTOPHE, *à Étienne, à la cantonnade.*

-Oui, oui, tape là-dessus... moi, je vas à la basse-cour.

MADAME DUVAL.

Tu ne risques rien de faire une bonne provision, car c'est demain jour de marché.

(Elle entre dans la cuisine.)

CHRISTOPHE.

Ne craignez rien, bourgeoise... Ah! j' vas-t-il faire un ravage!... enfoncé les canards!...

(Il sort par la droite.)

SCÈNE V.

LES JEUNES GENS ET MARIE.

(On entend Étienne qui frappe le cheval dans l'écurie.)

MARIE.

L' tappe-t-il ce pauvre cheval!... je n'aime pas qu'un homme s'habitue à lever la main comme ça.

AIR : Vaudeville du *Traité de Paix*.

Pour le moment, ça n' me fait rien ;
 Mais ça m' sembl' d'un mauvais presage,
 Et là-dessus je compte bien
 Le surveiller dans notr' ménage.
 De battre ainsi j' veux l' détourner,
 Ça m' donn' vraiment de l'inquiétude...
 Il peut se laisser entraîner,
 Par la force de l'habitude.

ERNEST, *revenant en scène avec ses amis*.

Eh bien ! la belle enfant, quand vous marie-t-on ?

MARIE.

Ah dan ! j'n'en sais rien encore. Figurez-vous que Christophe ne veut pas me rendre l'argent que mon père lui a donné à garder pour ma dot.

ERNEST.

Pourquoi cela ?

MARIE.

Il dit que je ne suis pas assez sage. C'est-il une injustice ? parce qu'on a un pauvre jeune homme qui vous fait la cour ! Pour s'épouser, faut ben se connaître.

AIR : Vaudeville du *Baiser au Porteur*.

Il m' semble qu' c'est un bon usage,
 Car, au moment de s'engager
 Dans les liens du mariage,
 Il est ben permis de songer
 A se garantir du danger.
 Un' fois prise, on est sans défense,
 De vot' mari rien n' peut vous dégager...
 On fait donc ben d' les essayer d'avance,
 Puisque l'on n' peut pas en changer.

LES JEUNES GENS, *en riant*.

C'est juste, c'est juste.

ERNEST.

Sois tranquille, ma petite Marie, je me charge de faire entendre raison à Christophe ; quant à Etienne, je penserai à lui.

MARIE.

Ah ! que vous êtes bon, monsieur Ernest ! je vous aimerai tout plein.

ERNEST, *souriant*.

Autant qu'Étienne ?

MARIE, *embarrassée*.

Ah ! ça sera d'une autre façon. (*Madame Duval dans le*

coulisse appelle Marie.) Ah! v'là ma tante qui m'appelle; je peux toujours compter sur vous, n'est-ce pas? je vous serai ben obligée. Vot' servante, Messieurs. (*On appelle encore.*) Voilà! voilà.

(Elle entre dans la cuisine.)

SCÈNE VI.

ALFRED, JULES, ERNEST, GUSTAVE, EDMOND,
ALPHONSE.

JULES.

Peste! monsieur Ernest, comme vous aimez à rendre service!

ERNEST.

Les parens de Marie et d'Étienne sont tous employés au château, il est bien naturel que je leur porte intérêt.

JULES, *changeant de ton.*

Avec tout ça, nos costumes n'arrivent pas.

ERNEST.

Un peu de patience.

JULES.

Ah! qu'il me tarde de jouir de la surprise qu'ils vont causer au château!

ERNEST.

C'est moi qui en ai eu l'idée.

JULES.

Et moi donc?

ALFRED ET LES AUTRES.

Eh bien! et moi? et moi?

ERNEST.

Toi aussi, lui aussi, et moi aussi; ça prouve la richesse du siècle, on s'arrache les idées. Ce qu'il y a de sûr, c'est que notre bal fera sensation, je vois ça d'ici, toutes les têtes de Granville en action.

AIR *Du partage de la richesse.*

Au même rang le savant, l'imbécille,
Vont se placer par cet accoutrement;
Et plus d'un sot, très-connu dans la ville,
Profitera de cet arrangement.
L'homme d'esprit, s'affublant d'une tête,
Va sous le masque étouffer sa gaité,
Bref, tout le monde aura l'air bête,
Par amour pour l'égalité. (*bis.*)

ERNEST.

J'ai déjà distribué mes rôles, Jules sera en dromadaire.

JULES.

Laisse-moi donc tranquille, en dromadaire !

ERNEST.

Tu seras très-bien comme ça, un Mayeux du règne animal !... Toi, Alfred, je n'ai pas encore pensé à toi.

ALFRED.

Cherche-moi quelque chose de gentil.

ERNEST.

Ne t'inquiète pas, nous arrangerons cela ; je te mettrai peut-être en hibou, ça sera très-gai ; ou en pélican.

TOUS, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! ça sera charmant !

ERNEST, *remontant la scène*.

Mais Joseph n'arrive pas ; allons, mes amis, au-devant de la voiture.

Air de la galoppe.

Allons tous au-devant
Des bipèdes,
Des quadrupèdes,
Puissent-ils promptement
Nous arriver sans accident !

JULES.

Nous aurons, je parie,
Tous l'air, dans un salon doré,
D'une ménagerie
Qui donne un bal parcé.

TOUS.

Allons tous au-devant, etc.

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE VII.

CHRISTOPHE, *entrant par la droite avec un grand panier où il y a des volailles et un lapin*.

Ah ! c'te pile !... en v'là-t'il ! je viens de travailler pour ces messieurs... ah ! c'est rien que ça... et la basse-cour !... c'est comme un champ de bataille... c'est qu'il faut qu'il en reste pour le marché de demain... eh ! ben, ça donne encore du mal, pas les canards... ah ! les canards, ils prennent très-bien la chose. Mais les pigeons, ah ! mon Dieu, pas pour deux sous de bonne volonté... et dire que j'ai vécu avec tous ces êtres-là, que je les ai tous fréquentés : v'là Banban qui n'al-

lait que d'une patte... v'la l'Enrhumé! ah! le père Bidou, l'serpent de la paroisse va-t-il être content! il ne pouvait pas le souffrir parce qu'il criait faux. (*Lui donnant des chique-naudes sur le bec :*) Tu criais faux, toi, tu criais faux... (*Montrant un lapin.*) Et ce gaillard-là... je me suis bien mal comporté avec lui!...

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

J'étranglai son père un beau jour,
Un matin j'étouffai sa mère;
Sous mes coups j'ai vu tour à tour
Succomber sa famille entière.
A son tour il va la danser,
Victime de ma tyrannie!
Aujourd'hui je vais fricasser
Le dernier de la dynastie.

Eh! bien, où sont-ils donc? est ce qu'ils ne vont pas venir me plumer... Marie, Étienne!

SCÈNE VIII.

MARIE *sortant de la cuisine*, CHRISTOPHE, ÉTIENNE,
JACQUOT.

JACQUOT.

Voilà, voilà! qu'est-ce qui vous faut?

CHRISTOPHE.

Arrivez donc! v'la une foule d'individus qui vous attendent.

MARIE.

Ah! ces pauvres bêtes!

CHRISTOPHE.

Tiens, allez-vous pas les plaindre... je vous conseille; vous croyez que c'est pas agréable pour un pigeon que de se dire: Je dois être mangé: ça c'est de père en fils, mais au moins je vais être plumé par une jolie femme, v'la un animal qui ne connaît pas son bonheur.

MARIE.

Je crois qu'il s'en passerait ben.

ÉTIENNE, *dans l'écurie.*

Oh! là, Jean le blanc!

CHRISTOPHE.

Allons toi, voyons, arrive nous aider.

ÉTIENNE, *entrant.*

Ah! je lui en ai-t'i repassé!

MARIE.

Ça ta ben avancé, méchant!

CHRISTOPHE.

C'est bon, c'est bon, ma chère amie. (*A Etienne.*) Epluche ce lapin-là, moi je me charge du gigot; où y a-t-il du papier?

ÉTIENNE.

J' vas en aller chercher.

CHRISTOPHE.

C'est pas la peine; tiens v' là un livre.

MARIE.

Prenez garde, c'est le livre de madame.

CHRISTOPHE.

Tiens, c'est vrai, c'est le livre à la bourgeoise.

ÉTIENNE, *prenant le livre qui est sur la table.*

Que diable, qu'est-ce qui peut y avoir la-dedans, qu'elle a toujours le nez dessus?

CHRISTOPHE.

Ah! oui, au fait.

MARIE.

Oh! ça, elle n'en dort pas; faut que ça soye ben amusant.

ÉTIENNE.

Regardez un peu...; si on savait lire, pourtant, on saurait tout de suite...

CHRISTOPHE.

Donne moi donc ça, grand ignorant, garçon d'écurie sans instruction... Ah! ah!

ÉTIENNE ET MARIE.

De quoi, de quoi?

CHRISTOPHE (1).

Quel drôle de mot! quel farce de mot!

ÉTIENNE.

Voyons.

CHRISTOPHE.

Attends donc, que je finisse de l'épeler... de la mé... trent... si... chose...

MARIE.

Trente six choses! qu'est-ce que c'est que ça?

(1) Marie, Christophe, Étienne.

CHRISTOPHE.

Je n'en sais rien, attendez (« *Lisant.*) Réflexions sur le système de la métempycose. » Eh bien, c'est un système.

MARIE.

Qu'est-ce que c'est qu'un système ?

CHRISTOPHE.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'un système ?

MARIE.

Ma foi, non.

ÉTIENNE.

Eh ben, dis-nous le.

CHRISTOPHE.

Est-ce que je le sais? (« *Lisant.*) « Le système de la métempycose a été long-temps l'objet de controverses; mais on s'est vu forcé d'en reconnaître l'authen... l'authen... »

ÉTIENNE.

L'authen—quoi ?

CHRISTOPHE, *continuant.*

« Ticité... » Ah! l'authenticité!... c'est possible! « L'enveloppe et la forme mortelle n'étant rien, le principe d'existence se continue sans distinction. » (« *S'interrompant.*) C'est tout simple, le principe d'existence ne s'inquiète pas de ça, lui! il va toujours son train!.. « Ce qui signifie... » Ah! écoutez bien ce que ça signifie, c'est que ça ne plaisante pas: « Que le vieillard qui finit sa carrière cède naturellement son principe d'existence à l'enfant qui vient au monde... » Il ne s'endort pas, le principe d'existence; il quitte un vieux bonhomme: il s'en va tout de suite se poser adroitement chez un petit garçon ou chez une petite fille... Et en v'là encore pour un bon bout de temps.

MARIE.

C'est-y drôle !

CHRISTOPHE; *il lit.*

« Mais le Créateur n'ayant point établi de différence entre les créatures, il en résulte que, de la situation d'homme, on peut tomber dans celle d'animal... »

MARIE.

Voyez-vous ça !

ÉTIENNE.

Pas possible! comment il serait à dire qu'on revient dans des animaux, et qu'une fois mort et enterré...

CHRISTOPHE.

On est tout étonné de se trouver, sans le savoir... âne, mouton, veau, cheval, esturgeon, insecte ou limande!

MARIE.

Qu'est-ce qui aurait pensé ça?

CHRISTOPHE, *continuant.*

« D'où je conclus que l'on ne saurait chasser, pêcher, manger, détruire enfin un animal quelconque, sans s'exposer à donner la mort à des êtres... autrefois nos semblables, et probablement nos amis!... » (*Le livre lui tombe des mains.*)
Ah!...

(Il chancelle.)

ÉTIENNE.

Eh ben! eh ben!

CHRISTOPHE, *d'une voix défaillante.*

Mes amis, faites-moi respirer du vinaigre.

MARIE.

Qu'est-ce qui lui prend?

CHRISTOPHE, *se redressant, et d'une voix de Stentor.*

Mais vous ne comprenez donc pas? Misérables que vous êtes... cerveaux creux!.. esprits bouchés!.. Si c'est comme ça, moi, moi, cuisinier! chef, je suis donc un assassin! un monstre! je me suis baigné dans le sang!

ÉTIENNE.

Au fait, il a raison.

CHRISTOPHE.

Et vous-mêmes, vous deux aussi!.. vous plumez vos semblables, vous mangez vos pareils!... Vous êtes des antropophages!

MARIE.

Mais enfin, c'est peut-être pas vrai?

CHRISTOPHE, *ramassant le livre.*

Pas vrai? un livre imprimé!

ÉTIENNE.

Imprimé!

CHRISTOPHE.

Je crois bien, imprimé à Paris, rue Saint-Jacques, au Pilier-d'Or, avec privilège du roi.

ÉTIENNE.

Ah! mon Dieu, nous sommes perdus!

CHRISTOPHE.

V'là donc ce qui occupait tant la bourgeoise! et elle ne nous en disait rien... Ce que c'est que l'intérêt, pourtant

parce que c'est son état!.. Ah! ça, mais je serai donc victime de sa cupidité? on me fera donc commettre crime sur crime!.. Eh ben! non je ne le ferai pas leur dîner.

MARIE.

Mais qu'est-ce que ma tante dira?

CHRISTOPHE.

Ça m'est égal.

ÉTIENNE.

Et ces messieurs?..

CHRISTOPHE.

Ça m'est encore égal.

MARIE.

Mais enfin!

CHRISTOPHE.

Soyez tranquilles, ils dîneront : je leur servirai un plat de mon métier; mais je ne souffrirai pas qu'ils mangent ces infortunés... Quelle horreur! (*Il prend un pigeon et l'embrasse.*)

MARIE, remontant vers le fond.

Ah! v'là monsieur Ernest.

CHRISTOPHE.

Monsieur Ernest?.. C'est un savant, celui-là. Allez, il va ben nous dire tout de suite si tout ça est vrai.

SCÈNE IX.

MARIE, CHRISTOPHE, ERNEST ÉTIENNE.

ERNEST.

Eh bien! où en sommes-nous? Et le dîner?

CHRISTOPHE.

Le dîner? il va bien; il va très-bien... jusqu'à présent... Il ne vous fera pas de mal.

ERNEST.

Ah! ça, qu'avez-vous donc? vous êtes drôles tous les trois...

ÉTIENNE.

Nous n'avons rien.

CHRISTOPHE.

Eh ben! moi, je vous demande pardon, nous avons quequ' chose.

ERNEST.

Quelle grimace ! C'est donc bien terrible ?

CHRISTOPHE.

Tenez, monsieur Ernest, vous voyez bien ce livre-là... il n'est pas gros... eh ben ! il y a là-dedans des choses qui fait frémir la nature.

ERNEST, *riant*.

Ah ! mon Dieu, sans doute quelque histoire de revenans ?

MARIE.

Oui, des revenans.

ERNEST, *prenant le livre des mains de Christophe*.

Voyons... « De la métempsycose... » Comment, c'est cela qui vous fait peur ?

CHRISTOPHE.

Vous connaissez ?..

ERNEST.

Mais certainement.

ÉTIENNE, *à Marie*.

Il connaît ça.

CHRISTOPHE, *à Ernest*.

Tenez, en bas, en bas, lisez.

ERNEST.

« Avec privilège... » oui... oui...

CHRISTOPHE, ÉTIENNE ET MARIE.

Ainsi c'est vrai !

ERNEST, *à part*.

Amusons-nous de leur crédulité. (*Haut*.) On ne peut pas plus vrai.

LES TROIS AUTRES, *se regardant*.

Là, vous voyez ben !

(Ernest rit à part.)

ÉTIENNE, *montrant les volailles que Christophe a apportées*.

Pauvres volailles !.. quand je pense que tout ça a été des particuliers !

(Christophe prend le panier, le met sur la table, et range les volailles sur le bord.)

ERNEST, *souriant*.

Comment donc ? mais des particuliers très-connus. C'est là

toute l'histotre de la métempsyose ; autrement dit, le système de Pythagore (1).

CHRISTOPHE, ÉTIENNE ET MARIE.

Pythagore!

CHRISTOPHE.

Faut croire que c'était un fameux sorcier dans les temps.

ERNEST.

AIR : *Des Adieux aux Fillettes.*

Par égard pour leurs devanciers,
Les Grecs étaient peu carnassiers,
Craignant d'encourir le reproche
D'avoir mis leur père à la broche! (*bis*)
Comme eux, aujourd'hui, nous devons
Redouter une telle chose:
Sait-on, hélas! qui nous mangeons
Dans ces canards et ces pigeons...

ENSEMBLE.

Quelle métamorphose!
A la métempsyose
Je croi,
Malgré moi,
Oui, j'y crois de bonne foi.

ERNEST.

Ce vieux renard fut procureur,
Ce singe était un grand acteur,
Cet âne, dont l'âme est si bonne,
Jadis fut docteur de Sorbonne; (*bis*)
Ce gros perroquet, entre nous,
Était un avocat sans cause,
On dit qu'autrefois ces concous
Furent bons pères, bons époux...

ENSEMBLE.

Quelle métamorphose!
A la métempsyose, etc.

ÉTIENNE,

Une idée! une idée qui me fait penser à une chose....
V'là Turc, notre chien... vous savez comme il aime Christophe, il le suit toujours... comme un chien enfin... Si c'était une connaissance qui est revenue en caniche? (*A Christophe.*) C'est peut-être ton cousin qui a été tué à l'armée?

CHRISTOPHE.

Avec ça qu'il était frisé.

(1) Marie Christophe, Ernest, Étienne.

ERNEST, *d'un air sérieux.*

Il n'y aurait rien d'étonnant que ce fût le cousin de Christophe.

CHRISTOPHE.

Voilà! voilà! je me disais aussi : qu'est-ce qu'il a donc c't'animal. Ah! mon Dieu, pauvre Chéri! c'est ça, c'est mon cousin!

MARIE, *stupéfaite.*

Turc est son cousin!

ERNEST, *riant, à part.*

Ils sont charmans.

ÉTIENNE.

Et moi, mon oncle Rémy?...

CHRISTOPHE.

Toi, ton oncle? Tu ne sais pas, ton oncle, je parie que c'est Jean Leblanc...

MARIE.

Notre cheval?

ÉTIENNE.

Dans le fait, il boîte.

CHRISTOPHE.

Et le père Rémy n'allait que d'une jambe... Moi, je trouve que Jean Leblanc a beaucoup de ses manières...; excepté qu'il ne prend pas de tabac.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que vous dites de ça, monsieur Ernest?

ERNEST.

Je dis qu'il est tout aussi possible que Jean Leblanc soit ton oncle, que Turc soit le cousin de Christophe.

ÉTIENNE.

Alors, je l'ai ben arrangé tout-à-l'heure, le pauvre cher homme!

MARIE.

Là! quand je te disais de ne pas le battre.

ÉTIENNE.

Est-ce que je savais? Cré coquin! je m'en veux-t-il!

ERNEST, *à part.*

C'est impayable. (*Haut.*) Comment! mes amis, vous étiez venus à vos âges sans connaître la métempsycose!

ÉTIENNE.

Nous ne nous en doutions pas.

ERNEST, à *Christophe*.

Et cependant, mon cher Christophe, tu as souvent fait de la métempsycose sans le savoir.

CHRISTOPHE, étonné.

Moi ?

ERNEST.

AIR : *Du Ménage de garçon*.

Oui, je vais t'en dire la cause,
 Et tu ne saurais la nier :
 On aide à la métempsycose,
 Dans ton état de cuisinier ;
 Car il est mainte hôtellerie,
 Où, par un singulier destin,
 Tel qui fut chat toute sa vie,
 Après sa mort devient lapin.

CHRISTOPHE.

Bon, bon, je comprends ; mais qu'on m'y reprenne, à faire des civets ou des gibelottes ; maintenant je respecterai le moindre matou.

ERNEST, remontant.

Voilà ces messieurs qui reviennent ; ne leur dites pas que vous ne saviez rien de tout cela, ils se unoqueraient de vous.

CHRISTOPHE.

Soyez tranquille, monsieur Ernest... dites donc, monsieur Ernest, nous en recauserons, s'il vous plaît ?

ERNEST.

Tant que vous voudrez, mais pour l'instant il faut parler du dîner.

CHRISTOPHE, à part.

Oui, va, je ne sais pas si c'est un vendredi ; mais je réponds qu'ils feront maigre... Je vas pas oser approcher de la niche de Turc.

(Il rentre dans la cuisine.)

ÉTIENNE prend le panier qui est sur la table, et le porte à la cuisine.

Et moi j'oserai pas entrer dans l'écurie de Jean Leblanc.

MARIE.

Pourvu que je n'aille pas trouver quelqu'un de ma famille dans l'étable.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE X.

ALFRED, JULES, ERNEST, GUSTAVE, ÉDOUARD,
ALPHONSE.

JULES, *accourant le premier.*

Victoire! victoire! voilà notre chariot qui vient d'arriver.

TOUS.

Nous sommes sauvés!

ERNEST.

Ah! la bonne idée!

TOUS.

Quoi donc?

ERNEST.

Écoutez. En arrivant ici, vous m'avez reproché le tems que vous alliez y perdre; si vous voulez attendre gaîment le dîner, j'ai la plus belle occasion d'essayer nos costumes...

TOUS.

Vraiment?

ERNEST.

Figurez-vous qu'un traité de la Métempsychose est tombé entre les mains de Christophe, d'Étienne et de Marie. Les malheureux ont découvert au bas de la première page: « Avec « privilège du roi. » Et les voilà croyant les choses les plus incroyables.

JULES.

C'est délicieux!

ERNEST.

Pauvres gens!

AIR : *Ah! si Madame me voyait.*

Avec privilège du roi,
Maint livre de sorcelleries,
De mensonges, de diableries,
Allait partout semant l'effroi,
En tous lieux répandait l'effroi.
C'est ainsi que jadis en France,
De l'erreur subissant la loi,
Le peuple était dans l'ignorance...
Avec privilège du roi. (*bis.*)

JULES.

Avec privilège du roi,
Aujourd'hui la vérité brille,
Nous ne ferions qu'une famille,
Et tout serait de bon aloi...
Oui, tout irait bien, selon moi,

Si certains gens, par surprises,
Abusant de sa bonne foi,
Ne fesaient encor des... sottises...
Avec privilège du roi. (*bis*).

ERNEST.

Voilà donc ce que je propose : nous pouvons profiter de ce hasard pour faire rendre à Christophe la dot de Marie. J'ai, de mon côté, certaine vengeance à exercer sur madame Duval, qui m'a fait une si bonne réputation dans le pays, que j'ai perdu la confiance de toutes les jeunes filles. Je veux la tourmenter sur son inclination pour Christophe, et la faire consentir au mariage des jeunes gens. Vous avez tous connu Philippe, le cousin de Christophe, et le père Remy, l'ancien garde champêtre, l'oncle d'Étienne ?

TOUS.

Oui, oui.

ERNEST.

Bravo ! venez avec moi, nous allons nous concerter sur les costumes, et nous partager les rôles. Ce sera une répétition générale.

AIR : Vaudeville *des Omnibus*.

Vite, amis, vite à notre toilette ;
Pour quelques instans,
Soyons des animaux parlans.
Il faut faire illusion complète,
Doublons ce matin
La troupe de monsieur Martin.

TOUS.

Vite, amis, vite à notre toilette, etc.

ERNEST, à Jules.

Exile Turc loin de sa niche,
Je me charge de l'alezan ;
Tu vas remplacer le caniche,
Je vais remplacer Jean Leblanc...

TOUS.

Vite, amis, vite à notre toilette, etc.

JULES.

Mais avec nos nouvelles têtes,
Que chaque rôle soit bien dit :
Ce n'est pas le tout d'être bêtes,
Faut encore avoir de l'esprit.

TOUS.

Vite, amis, vite à notre toilette, etc.

(Ils sortent du côté de l'écurie.)

SCÈNE XI.

ÉTIENNE, *seul, sortant de la cuisine.*

Depuis que je sais ce que je sais, je suis tout chose... Chaque fois que je vois une bête, il me semble que je vois un homme; et chaque fois que je vois un homme, il me semble que je vois une bête. À chaque instant, je frémis de me voir métamorphosé en quadrupède ou en volatile... Qu'est-ce qui aurait dit ça ce matin... être le neveu d'un cheval!

Air : Vaudeville de *l'Ours et le Pacha.*

Des peïn's domestiqu's j'ai ma part,
Faut supporter mon infortune,
Car, à moins de s' trouver hâtard,
C'est une chose ben commune.
Parmi les parens n'y a qu'à voir,
L'un s' plaint d' son gendr', l'autr' de sa fille,
Entr'eux c'est toujours queuqu' bisbille;
Dans c' monde il n'est pas rar' d'avoir
Des animaux dans sa famille.

Mais après tout... c'est-il ben vrai tout ce qu'on m'a dit... Suis-je un honnête palfrenier ou un neveu barbare!.. Quand je pense qu'il est là... j' n'ose pas ouvrir la porte. (*Il va contre l'écurie.*) Mon pauvre Jean Leblanc... c'est-à-dire mon respectable oncle... je vous demande pardon des petits mouvemens de vivacité... Mais, tiens, au fait, je suis ben bête..... c'est pas possible à la fin... Tout ça c'est des contes... je vas lui parler comme à mon ordinaire. Oh! eh! Jean Leblanc! oh! là, là!

(Il entr'ouvre la porte de l'écurie.)

SCÈNE XII.

ÉTIENNE; ERNEST, *sort de l'écurie avec une tête de cheval.*

ÉTIENNE, *reculant.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là?

LE CHEVAL.

Ah! mon coquin de neveu; sous prétexte que je suis un cheval, vous me donnez des coups de bâton?..

ÉTIENNE, *tremblant.*

Ah! là! là!

LE CHEVAL.

C'est comme ça que vous êtes content de me revoir?

ÉTIENNE, *tremblant.*

Non.... C'est que je suis pas content de vous revoir comme ça... Mon pauvre oncle, c'est donc Dieu possible?

LE CHEVAL.

D'où vient ta surprise?

ÉTIENNE.

Il le demande encore ! Mais comment ce que ça se fait que vous êtes comme vous v'là ?

LE CHEVAL.

Quand nos parens, nos amis croient à notre métamorphose, il nous est permis de nous montrer à eux sous notre première forme... ou à peu près... car tu vois, il y a encore ça.

(Montrant sa tête.)

ÉTIENNE.

Oui, je disais aussi..... Mais vous n'avez plus du tout la même voix.

LE CHEVAL.

Tu penses qu'un changement comme celui-là.....

ÉTIENNE.

Ah! dam! c'est tout simple! Ma foi, je suis ben satisfait de vous revoir... vous ne m'en voulez donc plus?

LE CHEVAL.

Je ne sais pas. Est-ce que je t'en voulais ?

ÉTIENNE.

Il paraît qu'on perd la mémoire... Vous savez ben, dans le temps, vous m'avez déshérité.

LE CHEVAL.

Ah! c'est vrai. Qu'est-ce que tu m'avais donc fait ?

ÉTIENNE.

Eh ben ! vous ne vouliez pas que je fasse la cour à Marie, moi je m'ai ostiné. Vous, vous avez dit : Ah! tu t'ostines, tu n'auras pas mon moulin; et vous l'avez vendu au maître du château, le père de M. Ernest.

LE CHEVAL.

Oui, oui, je connais.

ÉTIENNE.

Il est justement ici, M. Ernest.

LE CHEVAL, *à part.*

Je dois le savoir. (*Haut.*) Tranquillise-toi, tu auras le moulin.

ÉTIENNE.

Ah! bah! Comment que vous ferez?

LE CHEVAL.

Ça ne te regarde pas; je te dis que tu l'auras.

ÉTIENNE, *sautant de joie.*

J'aurai le moulin!.. Et quand j'aurai le moulin... Pardon, excuse de la question.... Est-ce que vous serez assez bon pour porter mes sacs de farine?

LE CHEVAL, *relevant la tête.*

Tu me manques de respect!

ÉTIENNE.

Ne vous fâchez pas, ne vous fâchez pas... je prendrons un âne, si j'en peux trouver un qui ne soit pas de la famille... Ah! j'aurai le moulin! j'épouserai Marie! Le bon oncle! ce cher oncle! a-t-il ben fait de revenir... Et pour un cheval, pas plus de rancune qu'un hanneton.

(Il lui saute au col.)

SCÈNE XIII.

CHRISTOPHE, *sortant de la cuisine.* ÉTIENNE, LE CHEVAL.

CHRISTOPHE.

Qu'est-ce que c'est que ça! Au secours!

ÉTIENNE.

Tiens, Christophe! Mais viens donc, n'aies pas peur. Viens donc.

(Il veut le retenir.)

CHRISTOPHE, *se débattant.*

Veux-tu me laisser.

ÉTIENNE.

Mais non... c'est ce que nous lisions ce matin.

CHRISTOPHE.

Comment?

ÉTIENNE.

Mon ami, je te présente mon oncle. Salue donc mon oncle.

(Le cheval et Christophe se saluent plusieurs fois.)

CHRISTOPHE.

O surprise, surprise bizarre! Mais le bas, le bas?..

ÉTIENNE.

Ils ont des jours comme ça.

CHRISTOPHE.

L'étonnement s'empare de mes sens. (*Au cheval.*) Tournez-vous donc un peu de profil... Ce n'est plus du tout la même coupe de figure.

SCÈNE XIV.

JULES, avec une tête de chien, arrive du côté de la cuisine, et se place derrière Christophe. CHRISTOPHE, ÉTIENNE, ERNEST.

CHRISTOPHE.

Alors, Turc est définitivement mon cousin cousin. (*Il tourne la tête et sent le museau du dogue sur sa joue.*) Hein! hein! ah! ah!

LE DOGUE.

Eh bien! cousin Christophe?

CHRISTOPHE, s'éloignant.

A c'te niche, à c'te niche!.. allez coucher!..

LE DOGUE.

C'est ainsi que tu accueilles le plus fidèle de tes parens?

ÉTIENNE, poussant Christophe.

Vas donc...

CHRISTOPHE, se rapprochant.

Mon pauvre Turc! ce cher cousin! c'est donc pour ça que tu étais toujours après moi?

AIR : Vaudeville de l'Anonyme.

Ah! je comprends maintenant ta tendresse,
Je vois combien tu m'étais attaché!
Par amitié tu me suivais sans cesse?...

LE DOGUE.

Et par l'odeur d' la cuisine allèché.

CHRISTOPHE.

Aux autr's parens mon cousin l' chien ressemble,
Ils vous caress'nt afin de vous gruger;
Ont est toujours sûr de bien vivre ensemble,
En leur donnant quelques os à ronger.

ÉTIENNE.

Ah ben! mon oncle le cheval ne ressemble pas à ces pa-

rens-là... car c'est lui au contraire qui me donne le moulin...

LE DOGUE, *allant au cheval.*

Comment, c'est vous, père Rémy?

LE CHEVAL.

Ce bon Philippe!

(Le chien et le cheval se prennent la main et s'offrent une prise de tabac.)

LE DOGUE.

Ah! ça, pourquoi vous êtes-vous mis cheval?

CHRISTOPHE.

C'est ce que je disais... Vous allez vous mettre dans un cheval de ferme, tandis qu'il y a de ces petits muscadins de chevaux qui sont si gentils...

ÉTIENNE.

Mon oncle est bien comme ça... d'ailleurs le cheval est l'ami de l'homme.

CHRISTOPHE.

Quand il ne lui donne pas de coups de fouet. Mais tenez, moi, ce qui me déplairait d'être cheval, ça serait d'être dans les diligences qui va à Rouen... si on rencontre une connaissance, on ne peut pas seulement s'arrêter.

Air de Plantade.

V'là déjà que j' cherch' dans ma tête
C' que j' veux t'être après mon trépas ;
Ça m'est égal de d'venir bête,
Mais j' veux des bêt's que l'on n' mang' pas.
J' pourrais ben vivr' dans la rivière,
Un poisson c'est quequ'fois très-beau ;
Mais ça n'est pas dans ma manière,
Tu sais qu' je n' peux pas souffrir l'eau...

Quoique ça, ça serait encore un fameux moyen pour vivre long-temps, que de se mettre goujon... Nous v'là goujons tous les deux : nous nous en allons en nous promenant tout du long ; il arrive un grand malin avec son hameçon, il jette ça, floc! Mais un instant, nous autres qu'a pêché dans not' temps, nous ne donnons pas dans la couleur, demi-tour à droite, et enfoncé le marin.

ENSEMBLE.

Ah! mon Dieu, la belle chose
Qu' la metrent'six chose!
Quel plaisir
De mourir
Puisqu'on peut en revenir!

ÉTIENNE.

A c't heur' c'est très-bien, mais j' suppose,
 Quand nous nous métamorphos'rons,
 Il s'agirait d' savoir un' chose,
 Comment c' que nous nous r'connaitrons.
 J' n'ai pas du tout ni pèr', ni mère,
 J'aurai perdu mon oncl' Rémy,
 Je n' veux plus r'venir sur la terre,
 Si j' n'y rencontr' pas un ami...

Te v'là, toi! Christophe? tu me taquines, mais c'est tout de même, moi je t'estime.

CHRISTOPHE.

Tu m'estimes! moi, je te considère...

ÉTIENNE.

Écoute, il faudra inventer un geste : quand tu voudras voir si c'est moi, tu mettras ta patte dans la mienne.

CHRISTOPHE.

Je ne peux pas : tu n'as qu'à être une fourmi et que je soye un éléphant, si je mets ma patte dans la tienne, ça pourrait t'incommoder. Non, écoute voir : tu me montes sur le dos, tu me piques où ce que tu veux ; je sais que c'est toi, et en avant la reconnaissance!...

ENSEMBLE.

Ah! mon Dieu, la belle chose
 Qu' la métrent' si chose!
 Quel plaisir
 De mourir

Puisqu'on peut en revenir!

(Pendant ce temps, les deux animaux sont remontés dans le fond et semblent se communiquer une idée.)

LE DOGUE, à *Christophe* (1).

A propos, cousin Christophe, j'oubliais : j'ai des compliments à te faire.

CHRISTOPHE.

Quoi donc?

LE DOGUE.

Tu as connu monsieur Gervais?

CHRISTOPHE.

Parbleu! ce riche fermier, ce millionnaire qui est mort il y a six mois.

LE DOGUE.

Eh bien! je l'ai rencontré l'autre jour en mouton... Il est

(1) Christophe, le dogue, le cheval, Étienne.

mouton à présent... Il m'a dit une chose qui m'a fait plaisir...
il m'a appris que son âme est passée dans la tienne.

CHRISTOPHE.

Laisse-moi donc tranquille.

ÉTIENNE.

Puisqu'on te le dit.

CHRISTOPHE.

Est-ce que je crois ça!

AIR : *Tenez , moi je suis un bon homme.*

Non, ça n'est pas dans la nature,
Je comprends, d'après tout c' que j' vois,
Qu'on puisse changer de figure,
Que l'on revive plusieurs fois.
• Mais, soit en hommes, soit en femmes,
Je n' croirai jamais qu'ici bas
Un quequ'un puisse avoir deux âmes, } *bis.*
Quand y en a taut qui n'en ont pas.

LE DOGUE.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec son âme, ses écus
te reviennent.

CHRISTOPHE.

Mais depuis quand ça , voyons?

LE DOGUE.

Juste le lendemain de sa mort.

CHRISTOPHE.

Comment y a six mois que je suis millionnaire, et je vous
demande un peu, moi qui s'amuse à faire la cuisine! ah
ben! si je retouche une castrole...

ÉTIENNE.

Ah! par exemple, Christophe, j'espère que voilà une
bonne occasion de rendre à Marie l'argent de sa dot.

CHRISTOPHE.

Ah! Seigneur de Dieu! mon Dieu, Seigneur! je le crois
bien que je vas lui rendre... ce n'est pas un homme de mon
rang qui voudrait fruster une méchante petite fille d'au-
berge.

LE CHEVAL.

Tu le promets?

CHRISTOPHE.

J'en jure sur mes cendres.

TOUS.

A la bonne heure!

SCÈNE XV.

CHRISTOPHE, LE DOGUE; GUSTAVE, *avec une tête de cerf, un journal à la main*; LE CHEVAL, ÉTIENNE.

CHRISTOPHE, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est encore que celui-là qui se promène avec un journal?

LE CHEVAL.

Et parbleu, cela se trouve à merveille! C'est ton ancien bourgeois, le défunt de madame Duval.

CHRISTOPHE.

Le mari de madame Duval que je dois épouser?... Grand Dieu! quelle coiffure!

LE CERF.

Tu vois, mon pauvre Christophe!

ÉTIENNE.

Une bête à cornes!

LE CERF.

Voilà comme elle les arrange!...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MADAME DUVAL, *sortant de l'auberge.*

Fragment du Husard de Felsheim.

MADAME DUVAL, *sans les voir.*

Allons, allons, la table est-elle mise?

(Les apercevant.)

Grand Dieu! que vois-je? est-ce l'esprit malin?

ÉTIENNE, *la retenant.*

Not' pauvr' bourgeois', je conçois sa surprise;
Ça c'est mon oncle.

CHRISTOPHE.

Et ça, c'est mon cousin.

V'là vot' défunt...

MADAME DUVAL.

Quel horreur!

CHRISTOPHE.

Je vous l'jure!

Pour me sauver, il revient ici bas,
Car vous sentez que d'après c'te coiffure,
C'est ben fini, je n' vous épous'rai pas.

ENSEMBLE.

MADAME DUVAL.

Grand Dieu! quelle terrible chose!
 Voir mon défunt sous d' pareils traits;
 Serait-ce la métempsyose
 Qui sur nous produit ses effets?

ÉTIENNE.

Grand Dieu! quelle terrible chose!
 Voir son défunt sous d' pareils traits;
 Pour elle la métempsyose
 N'aura pas eu d' tres-bons effets.

LES JEUNES GENS.

Grâce à notre métamorphose,
 Les voilà pris dans nos filets;
 Et sur eux la métempsyose
 Produit de singuliers effets.

CHRISTOPHE.

D' son malheur en voyant la cause,
 Je ne veux pas en subir les effets;
 Oui, grâce à la métempsyose,
 Je n' tomberai pas dans vos filets.

(On entend la cloche du diner.)

MADAME DUVAL.

Ah! mon Dieu, v'là ces messieurs qui s' impatientent après
 leur dîner, je ne sais plus où j' en suis...

CHRISTOPHE.

Voilà! voilà!

LE CHEVAL, *au dogue.*

Dis donc, pas de bêtises! et nous? le dîner?...

(Ils vont du côté de la salle à manger.)

CHRISTOPHE.

Eh! ben, eh! ben, où vont-ils donc?

LE CHEVAL.

Dans la salle à manger.

CHRISTOPHE.

Par exemple!

AIR : Vaudeville de l'École de Brienne.

A la niche, à l'étable,
 A l'écuri' faut les ram'ner.

LES ANIMAUX.

Non, du tout, c'est à table
 Que nous voulons dîner.

CHRISTOPHE, *au cerf* :

Vous din'rez comme un moine,
Du foin à volonté.

(*A Etienne* :) Ton oncle a son avoine.

(*Au dogue.*)

Toi, t'auras ta pâté.

ÉTIENNE.

Ils veul'nt nous chercher noise,
Eux qu'obéiss'nt toujours.
Allons Pierr', Jacqu's, Ambroise,
V'nez donc à not' secours!...

(Ils se débattent.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MARIE, LES TROIS AUTRES AMIS D'ERNEST,
accourant avec des têtes d'animaux, GARÇONS ET FILLES
D'AUBERGE.

MARIE, *se sauvant*.

Ah! mon Dieu!

LE CHEVAL, LE DOGUE, LE CERF.

Voilà du renfort!..

ENSEMBLE.

REPRISE DU CHOEUR.

LES SIX ANIMAUX.

C'est vraiment impayable,
Ils vont en perdre la raison ;
C'est comme si le diable
Était dans la maison.

LES AUTRES PERSONNAGES.

Quel spectacle effroyable!
C'est à fair' perdre la raison ;
On dirait que le diable
Est dans notre maison.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, JACQUOT *accourant au milieu du théâtre, avec
une tête de chat.*

JACQUOT.

Miaou! miaou!

TOUS, *surpris*.

Encore un! qu'est-ce que c'est que celui là?

JACQUOT, *ôtant sa tête.*

C'est moi, not' bourgeoise, je viens de trouver ça sous la remise... la voiture de ces messieurs est remplie de bêtes...

CHRISTOPHE.

Ah! ah! farceurs, j'y suis!... je devine!... excusez mon cousin, si je vous défigure... (*Il ôte la tête du dogue.*) M. Jules!...

ÉTIENNE, *au cheval, même jeu.*

Pardon, mon oncle, si je vous dévisage... M. Ernest!...

GUSTAVE, *présentant sa tête à madame Duval.*

Et Gustave votre défunt...

(*Les trois autres ôtent leurs têtes.*)

CHRISTOPHE.

Avez vous donné dedans, vous autres!... faut-il que vous soyez simples!

ÉTIENNE.

Eh! ben, et toi donc?

CHRISTOPHE.

Moi? je ne croyais pas... je faisais semblant.

MADAME DUVAL.

Alors, M. Christophe, vous avez outragé ma vertu.

CHRISTOPHE.

Réparation d'honneur, madame Duval, accompagnée de mon cœur, et de ma main.

ÉTIENNE.

J'en offre autant à Marie.

MARIE.

Et ma dot?

CHRISTOPHE.

Vot' dot! comme je ne suis plus millionnaire...

ERNEST.

Un instant, nous avons ta parole.

TOUS.

Nous sommes tous témoins!

CHRISTOPHE.

C'est bon, on la rendra... diable de métempsycose.

ÉTIENNE...

Quant à moi, me v'là encore une fois déshérité par mon oncle.

ERNEST.

Je ne reviens pas sur ce que j'ai dit, tu auras le moulin, et

tu épouseras Marie. Mais, en attendant le repas de nocce, tu vas nous servir notre diner.

CHRISTOPHE.

Leur dîner!... ah! à mon tour maintenant! Jacquot, ici marmiton.

JACQUOT.

Voilà, chef!

CHRISTOPHE, *d'un ton solennel.*

Servez à ces messieurs leurs douze plats d'oseille!...

TOUS.

Comment de l'oseille?

CHRISTOPHE, *à Ernest.*

Dam! écoutez, c'est vot' faute... quand je vous ai montré le livre, fallait pas me dire que c'était vrai... j'ai eu peur de vous faire manger des mortels.

JULES, *à Ernest.*

Eh! bien, dis donc, avec son oseille, nous sommes les dindons de la farce.

ERNEST, *à Christophe.*

Retourne à tes fourneaux, que l'on nous fasse bien vite un autre dîner, et quand nous reviendrons ici, ne t'avise plus de croire à la métempyscose.

VAUDEVILLE.

CHOEUR.

AIR : Vaudeville de *la Nuit de Noël.*

Dans le siècle où nous sommes,
On voit tant d' méchans et de sots,
Qu'on prendrait bien des hommes
Pour de vrais animaux.

JULES.

Voyez ces pauvres grues,
Présenter un placet,
Et comptez les sangsues
Qui pompent le budget!..
Dans le siècle, etc.

MARIE.

La femme est une chatte,
Les homm's sont des souris;
Un coup d'œil, un coup d' patte,
Et, crac, les voilà pris!
Dans le siècle, etc.

CHRISTOPHE.

Vraiment on peut confondre
 Les peupl's et les troupeaux ;
 Car ils se laissent tondre
 La laine sur le dos.
 Dans le siècle , etc.

MADAME DUVAL.

Quant à moi, le mariage
 Que j'aime et que je crains ,
 Me fait l'effet d'un cage
 Où l'on met des sereins.
 Dans le siècle , etc.

ETIENNE.

Les fill's sont des d'moiselles,
 Les farceurs des pinsons ;
 Les danseus's des saut'relles ,
 Les mouchards des mouch'rons.
 Dans le siècle , etc.

ERNEST.

La paix est trop payée,
 On veut faire, je crois,
 Une poule mouillée
 De notre coq gaulois!...
 Dans le siècle , etc.

CHRISTOPHE , *au public.**AIR de Garrick.*

Avec ses terribles acteurs,
 Dont nous montrons les bien faibles copistes ,
 Monsieur Martin voyait les spectateurs
 Trembler chez lui devant tous les artistes.
 Au tigre, au lion, à travers leurs barreaux ,
 En frissonnant on donnait des éloges...
 Mais, sans espoir d'obtenir des braves ,
 Chez nous, messieurs, ce sont les animaux
 Qui tremblent tous devant les loges.

ON REPREND LE CHOEUR.

Dans le siècle où nous sommes,
 On voit tant d' méchans et de sots,
 Qu'on prendrait bien des hommes
 Pour de vrais animaux.

2017 63

FIN.